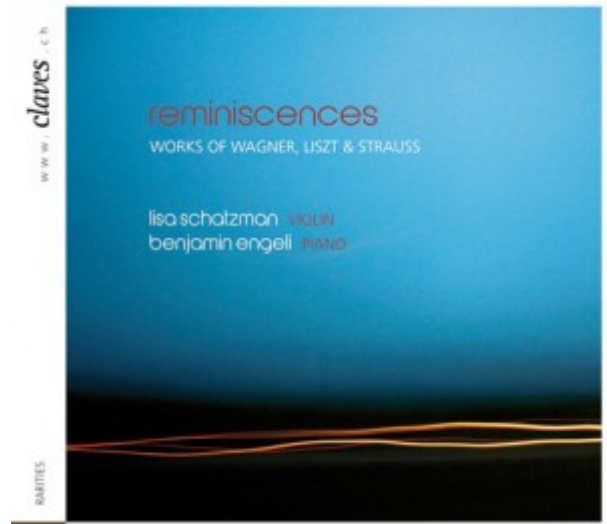


CD. Réminiscences : Wagner, Liszt, Strauss (Schatzman, Engeli, 2013)

CD. Réminiscences : Wagner, Liszt, Strauss (Schatzman, Engeli, 2013). Saluons le choix très subtil de ce programme tout en finesse et intériorité complice : de Wagner, deux transcriptions (sur les cinq) enchantent littéralement prouvant dans une instrumentation différente à l'original, ici pour violon et



piano, la filiation évidente entre **Wagner** rendu intime, avec Brahms (en écoute aveugle, la plage 5, extraite des Maîtres Chanteurs, prière et ravissement, annonce toute la morsure amoureuse, l'élégance dépressive de Johann...). Le jeu du pianiste manque parfois de nuance et de naturel, plaquant les accords sans guère de langueur empoisonnée qui fait cependant toute la valeur de l'exceptionnelle « **Ankunft bei den Schwarzen Schwänen** » : où s'écoulent l'ivresse maudite, l'âpreté du poison tristanesque entre amertume et profond désespoir, mais aussi sentiment de révélation et de sombre mystère à l'image des cygnes noirs évoqué dans ce songe wagnérien d'une infinie et absolue langueur mystique. Pour nous, il n'est pas d'oeuvre de Wagner à la fois plus méconnue ni fascinante.

L'entêtant balancement des Liszt (Première élégie) surprend par sa proximité avec... Wagner, mais sur un ton plus exalté et extérieur que son gendre. La parenté climatique d'une pièce à l'autre est évidente et scelle la cohérence de ce programme envoûtant. Am Grabe Richard Wagner (S.135) confirme la couleur

introspective et le jeu des hommages entre musiciens.

le violon enchanté de Lisa Schatzman

Les qualités musicales des deux interprètes ne sont pas à discuter : l'examen critique recherche plutôt les fruits de leur entente. Fusionnels dans Romance oubliée de Liszt, inquiétant et rugueux, le drame qui se joue sur la tombe de Wagner laisse un parfum d'étrangeté allusive d'une étonnante maturité, d'une éloquente profondeur. C'est dire aussi la modernité du dernier Liszt surtout lorsqu'il rend hommage à Wagner.

Les deux pièces de Strauss, originellement lieder permettent dans ces tableaux au romantisme vénéneux, embrumé par la langueur et l'ivresse wagnérienne, de détendre la tension d'un programme qui exige concentration et tension.



Dans la Sonate violon et piano (1888), les instruments reprennent leur parties authentiques dans une page inspirée, conçue par un Strauss qui semble faire la synthèse de Schumann, Brahms et Wagner. Ayant déjà à son actif Aus

Italien, le jeune Kapellmeister à Munich est sur le point d'achever son poème Macbeth. La Sonate relève de cet héroïsme échevelé ; saluons l'amplitude suspendue des phrases très lyriques que la violoniste française exprime avec une finesse d'élocution idéale, parfois encore « gâchée » par le jeu moins calibré de son partenaire au clavier. L'andante cantabile noté « improvisation » exprime une suprême élégance moins artificielle qu'on l'écrit : sa profondeur se concentre en surface qui n'empêche pas un épisode central plus espressivo furioso très dramatique auquel succède l'enchantement enivré du dernier épisode ; là encore quel dommage que le piano ne se hisse pas au niveau de la violoniste.

Jamais en perte d'inspiration, Strauss se montre tout autant

généreux dans le troisième et ultime mouvement : d'une ivresse souvent irrésistible où le violon brille par ses débordements rhapsodiques proche de la forme concerto. Rien ne semble faire reculer la violoniste trentenaire qui séduit immédiatement par sa franchise et son élégance. La lyonnaise aujourd'hui premier violon solo du Symphonique de Lucerne et qui fut la plus jeune élève à 6 ans de Tibor Varga, affirme une sensibilité rare, sertie comme un gemme précieux. Magnifique récital. Si le pianiste avait mieux soigné sa finesse agogique, le disque aurait assurément été un choc de première importance. Mais nous livrer les joyaux encore méconnus de la Sonate de Strauss l'année de ses 150 ans, reste bénéfique et opportun.

Réminiscences. Œuvres de Wagner, Liszt, Richard Strauss (Sonate pour violon et piano opus 18, 1888). Lisa Schatzman, violon. Benjamin Engeli, piano. Enregistrement réalisé en mars 2013. [1 cd Claves](#)



Wagner, ici transposé conserve sain envoûtante langueur suspendue ; il n'est pas d'oeuvre du génie de Bayreuth, à la fois plus méconnue ni fascinante : « **Ankunft bei den Schwarzen Schwänen** »...

Lisa Schatzman, violon (© Jürg Isler)

CD. Coffret Giulini in Vienna (15 cd Deutsche Grammophon).

CD. Coffret Giulini in Vienna (15 cd Deutsche Grammophon). 2014 est l'année des célébrations de grands chefs : après Kubelik, le Karajan straussien, voici pour son centenaire (né en 1914), Giulini in Vienna. A la tête du Simphoniker et du Philharmoniker, Carlo Maria Giulini se dévoile en 15 cd d'une portée esthétique et d'une profondeur artistique indiscutables.

L'italien qui grandit à Bolzano c'est à dire dans le Tyrol encore très nettement germanophone, cultive depuis toujours une fascination pour les grands romantiques allemands : Beethoven, Brahms, Bruckner, les 3 « B » de Giulini sont ici ses favoris, lui permettant d'atteindre le grand frisson symphonique, surtout chez Brahms et plus encore chez Bruckner où le colossal rejoint l'intime millimétré avec des couleurs éblouissantes de tension intérieure, et une lumière solaire qui surgit de l'ombre inquiétante. Ses Bruckner sont en cela plus captivants encore que ses Brahms dont voici une intégrale



exceptionnelle. Il y ouvre des perspectives inexplorées avant lui, créant des passages mordorés, peignant en plans multiples atteignant des étagements et une spatialisation inouïe. Les 3 dernières symphonies de Bruckner (7,8 et 9 enregistrées avec le Philharmoniker de Vienne entre 1984 et 1988) affirment une intensité d'apocalypse pourtant très finement ciselée d'un esthétisme là aussi solaire. Une hauteur de vue qui rejoint celle d'un autre immense wagnérien : Gunter Wand.

Solaire Giulini

Le seul compositeur italien est ici Verdi (2 cd sur 15): enregistré en 1979, le Rigoletto de Giulini est d'un dramatisme élégantissime, incandescent et fulgurant comme son Don Giovanni, et servi par une distribution idéale : Placido Domingo (le duc), Piero Cappuccilli (Rigoletto), surtout Ileana Cotrubas en Gilda, ardente, embrasée, d'un angélisme filiale à couper le souffle. Quel style pour chaque protagoniste.

Plus anciens, les Liszt de 1976, Concertos 1 et 2 avec Lazar Berman, ne sont pas les plus convaincants, ils confirment néanmoins le geste ample et souple, toujours noble et racé du chef mais avec un orchestre qui sonne un peu court (Simphoniker) et un piano certes virtuossissime mais trop extérieur et souvent sophistiqué que la captation met malheureusement un peu trop en avant.

L'autre joyau avec les Bruckner et Rigoletto reste chez Brahms, le superbe Requiem aux arrêts suspendus, d'une intériorité et d'une profondeur irrésistibles : le live de 1987 précise l'art d'un Giulini, maître des architectures chorales, sachant en esthète aussi perfectionniste et exigeant que Karajan, ciseler le détail et nourrir les arches colossales avec ce souci des phrasés, absolument confondant. Avec Giulini, il semble que c'est ici toute l'humanité qui joue son destin : une pleine conscience que les deux solistes ont totalement intégré (Andreas Schmidt et Barbara Bonney,

cette dernière capable d'enivrer son grand air enchanté, halluciné qui s'élève en lévitation : « Ihr habt nun Traurigkeit »). L'orchestre semble battre l'océan, suscitant une houle de création du monde.

Le cycle Brahms enregistré de 1989 à 1991 bénéficie d'une prise exceptionnellement fouillée qui étincelle dans la suractivité maîtrisée de la 4ème, saisie sur le vif. La direction fourmille de détails, en couleurs et nuances de timbres sans que jamais l'allant ni l'équilibre structurelle ne soient dilués. Giulini fouille très loin l'énergie et ce bouillonnement tragique qui est coeur de la malédiction brahmsienne. Le chef tend jusqu'au déchirement les contrastes et trouve dans les passages plus apaisés, un sentiment de pure sérénité exténuée (avec une rondeur des bois et des cuivres confondantes de noblesse caressante). La 4ème est de ce point de vue totalement stupéfiante.

Des 3 concertos pour piano de Beethoven (tous enregistrés en live avec le Simphoniker et un partenaire de galère et de triomphe, Arturo Benedetti Michelangeli en 1979), les deux premiers sont les plus emblématiques : mozartiens dans cette articulation élégantissime mais traversés par une urgence dramatique que le piano de Michelangeli, astucieux et même facétieux, d'un style enivrant-, sait exalter, dans des rubatos et une liberté du jeu interprétatif, magistralement inventifs. Une connivence magistrale (les deux avancent main dans la main, portés chacun par le balancement de l'autre jusqu'à étirer le tempo ou suspendre la mesure au-delà de tout) qui fait aussi la réussite du 5è Empereur : n'écoutez que la magie embrasée de son mouvement central, Adagio un poco mosso : solaire, irradiant. D'une ivresse gorgée de tendresse. Un must absolu (avec en prime, le toucher facétieux du pianiste très inspiré là encore grâce au soutien indéfectible que sait lui assurer le maestro).

Beethoven, Brahms, Bruckner : et dans l'ordre magicien : l'Empereur, le Deutsches Requiem et la 4ème ; puis de Bruckner : les 8ème et 9ème, enfin Rigoletto au sommet : voici l'inoubliable Giulini viennois. Bouleversant.

Daphné de Strauss en direct du Capitole

France Musique : Daphné de Strauss, samedi 28 juin 2014, 19h. Temps fort de l'année Strauss en France, le Capitole de Toulouse présente une nouvelle production de l'opéra antique mythologique de **Richard Strauss, Daphné**. L'ouvrage créé à l'aube de la guerre (1938) confirme l'inspiration classique du compositeur bavarois, entre Mozart et Wagner : une manière inspirée esthétiquement atemporelle et pourtant investie d'une conscience morale très aiguë. La musique orchestrale y est d'un raffinement éblouissant, synthèse entre le chambrisme ardent d'Ariane à Naxos et le psychisme flamboyant, crépusculaire, de Capriccio. Sur le thème légué par Ovide (*Les Métamorphoses*), Strauss au sommet de sa carrière lyrique aborde le thème de l'identité profonde des êtres hors de l'amour : pourtant aimée par le bouvier Leucipos et Apollon lui-même (qui va jusqu'à tuer son rival mortel), la nymphe Daphné choisit de s'abstraire du monde des hommes et des dieux, de renoncer à l'amour en une forme incarnée palpitante... elle choisit d'être *pétrifiée* : changée en laurier (anecdotiquement pour échapper aux assauts d'Apollon selon la représentation du sculpteur génial Bernin). En réalité, culpabilisant après avoir tué Leucippos, Apollon regrette son crime indigne d'un dieu : il concède à l'aimée d'exaucer son vœu le plus cher :



devenir laurier pour échapper au monde du désir. A l'inverse des héroïnes qui choisissent d'être finalement intégrées au monde, tel l'Impératrice de La Femme sans ombre, d'Ariane, d'Hélène, Daphné réalise le chemin à rebours... rompre le lien avec l'humanité et la chair, le désir et l'amour. En une page symphonique inouïe, Strauss développe toutes les ressources de l'orchestre pour exprimer la lente métamorphose de Daphné, d'être désiré mais souffrant à celui d'une souche végétale sans âme... mais désormais délivré des souffrances du sentiment.

Richard Strauss : Daphné

[Toulouse, Capitole](#)

[Les 15,19,22,25,29 juin 2014](#)

Tragédie bucolique en un acte, op. 82 sur un livret de Joseph Gregor □ créée le 15 octobre 1938 à la Staatsoper de Dresde.
Diffusion sur France Musique

Hartmut Haenchen, Direction musicale

Patrick Kinmonth, Mise en scène, décors, costumes

Fernando Melo, Chorégraphie

Zerlina Hughes, Lumières

Franz-Josef Selig, Peneios

Anna Larsson, Gæa

Claudia Barainsky, Daphne

Maximilian Schmitt, Leukippos

Alfred Kim, Apollo

Patricio Sabaté, Premier Pâtre

Paul Kaufmann, Deuxième Pâtre

Thomas Stimmel, Troisième Pâtre

Thomas Dear, Quatrième Pâtre

Marie-Bénédicte Souquet, Première Servante

Hélène Delalande, Deuxième Servante

Orchestre national du Capitole

Chœur du Capitole □ Alfonso Caiani Direction

[Toutes les modalités de réservation, les informations sur le site du Capitole de Toulouse](#)



Diffusion sur France Musique, soirée lyrique dès 19h, samedi 28 juin 2014(représentation enregistrée du 15 juin 2014)

CD. Coffret KARAJAN STRAUSS (11 cd Deutsche Grammophon)

Pour les 25 ans de la mort de Karajan, Deutsche Grammophon édite un superbe coffret, grand format et réunit, anniversaire Strauss 2014 oblige, le legs symphonique straussien de Karajan. Y figurent les poèmes symphoniques favoris du chef autrichien dont *Ainsi Parla Zarathoustra*, *Don Juan* et *Don Quichotte*, sans omettre, *Une Symphonie alpestre* et *Une vie de héros*. Généreux, le coffret ajoute la célèbre version de 1960 du Chevalier à la rose pour le festival de Salzbourg (on aurait préféré l'une de ses lectures de *La femme sans ombre*, joyau flamboyant d'essence orchestrale... mais ne boudons pas notre plaisir avec, en « bonus » très appréciable, l'ensemble des œuvres réunies, rassemblées sur une 12ème galette : un blu-ray audio qui rappelle que le son Karajan, c'est aussi un défi technologique.



Elektra par cœur... A l'aube de la 2ème guerre mondiale, en juin 1939, le Staatsoper de Berlin fête les presque 75 ans de Strauss et produit une nouvelle Elektra : l'intendant du théâtre Heinz Tietjen a choisi le jeune Herbert von Karajan (31 ans). Petit, suractif, éduqué et déjà d'une prodigieuse intelligence sans compter son étonnante sensibilité musicale : flamboyante, détaillée, dramatique. Irrésistible. A cela, s'ajoute des facultés inouïes qui stupéfient Strauss lui-même : Karajan dirige alors Elektra sans partition ! De mémoire. Prodigieuse capacité qui aurait mené tout chef à la catastrophe tant les difficultés de l'ouvrage sont multiples et permanentes.

Strauss invite immédiatement le jeune prodige pour le rencontrer et le connaître. Le lien entre Karajan et Strauss est donc avéré et s'appuie sur l'estime sincère du compositeur au maestro. Il est donc opportun d'éditer en un coffret superbe sur le plan éditorial et en série limitée, la vision de Karajan sur Strauss : commémoration croisée qui souligne les 25 ans de la mort du chef d'orchestre et donc les 150 ans de la naissance de son compositeur d'élection.

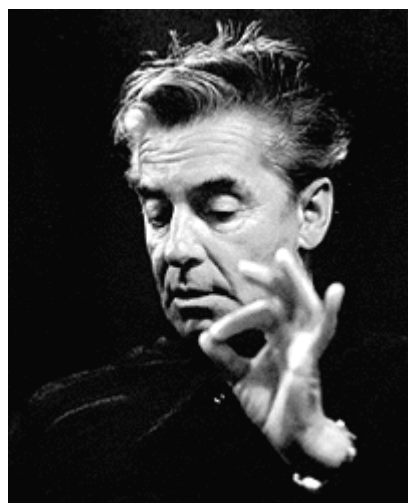


Le coffret Deutsche Grammophon en 11 cd (et un 12è bonus blu-ray audio) récapitule ainsi un corpus musical et esthétique sans équivalent qui est aussi une odyssée discographique : le legs Strauss par Karajan est une somme majeure qui affirme la remarquable sensibilité du chef mais aussi cet esthétisme superlatif qui réussit à concilier détail et structure, micro scintillements et lisibilité de l'architecture, le tout réconcilié / réalisé en un flux orchestral souverainement organique. C'est peu dire que ses lectures d'Une Symphonie alpestre (alliant le lyrisme échevelé et le colossal, le raffinement du détail et les mouvements flexibles du drame sous jacent), d'Ainsi parla Zarathoustra, de Don Juan ou de Don Quichotte (auxquels « K » rétablit la profondeur humaine, la sincérité de l'intention à sa source) restent inégalées.

Mais le chef passionné de technologies (appliquées au son et

aussi à l'image) a au moment où il enregistre ses versions straussiennes, façonné de la même manière une esthétique du son en studio marquée essentiellement par une sophistication spectaculaire de la restitution du micro détail comme de la structure globale de l'édifice orchestral.

Tout est joué et tout est réinscrit dans l'équilibre général pour que s'exprime la vitalité première du flux musical. Aussi noble que Krauss mais plus humain et profond que lui, Karajan restituant au sentiment de grandeur, l'humanité souterraine et le souffle même de la poésie, s'est d'emblée imposé comme un straussien de premier plan. C'est ce qui frappe aux oreilles immédiatement : le coffret des 25 ans de sa mort nous rappelle et l'hypersensibilité du chef, et sa vision experte de la prise de son. Une Symphonie Alpestre éblouit par sa spatialité et son sens du jaillissement comme de la continuité organique (il reste dommage que l'autre grande oeuvre aussi colossal que raffinée : La Femme sans ombre n'ait pas été enregistrée elle aussi en studio par le même Karajan épris de beau son).



Dès 21 ans, en 1929, Karajan dirigeait Don Juan (Mozarteum) et Salomé (Festspielhaus) de Salzbourg. A Ulm où il était kapellmeister de l'Opéra (1929-1934), le jeune maestro straussien dans l'âme assura crânement en novembre 1933 une nouvelle production du Chevalier à la rose, puis d'Arabella (alors quasiment inconnu, créé en juillet) ; à Aix la Chapelle (dès avril 1935), Karajan enchaîne la même année Le

Chevalier puis La Femme sans ombre, l'une des partitions lyriques les plus orchestrales, nécessitant là aussi raffinement et flamboiement.

Les premiers enregistrements ici réunis remontent à 1943 (avec le Concertgebouw pour Don Juan ; repris ensuite avec le Wiener Philharmoniker en 1960, l'année du Chevalier à la rose à Salzbourg) jusqu'à Une Symphonie Alpestre (Eine Alpensinfonie, gravée en 1980 par le chef sexagénaire en une pensée

démiurgique là encore stupéfiante : une expérience auditive que la technologie requise électrise : dans cet enregistrement le son Karajan s'y déploie dans toute sa perfection avec une intelligence et une finesse soucieuse des étagements et de la lisibilité globale).

La version intégrale du Chevalier à la rose est l'autre argument phare de ce coffret anniversaire. En juillet 1960, Karajan avec la troupe de l'Opéra de Vienne (dont il est directeur depuis 1957) et avec le concours du Wiener Philharmoniker, offre au festival de Salzbourg (et pour l'inauguration de son festspielhaus flambant neuf) l'un de ses



Chevaliers à la rose magique, devenu à juste titre légendaire : l'orchestre regorge de saine vitalité, de détails flamboyants doublé d'une énergie théâtrale irrésistible (cuivres délirants et généreux)... pas d'Elisabeth Schwarzkopf (sollicitée pour son Chevalier londonien et en studio de 1956) mais le soprano moins minaudant, nasillard et sophistiqué de **Lisa della Casa** qui incarne une Maréchale (Feldmarschallin) tout à tour, princièrre et amoureuse, puis sage, prête à renoncer à la vie, à l'amour, au désir laissant son Quinquin (l'Octavian de Sena Jurinac qui distille ici un parfum de Cherubin) dans les bras de la jeune Sophie (Hilde Güden). Avant la Maréchale, Lisa della Casa avait chanté aussi bien que ses Mozart, Madeleine de Capriccio (1950), Arianne (1954),



Arabella (1958) Salzburg (1960), soprano suisse rayonne par sa vérité et sa profondeur. Le trio final est d'une finesse de ton, d'une noblesse mêlant nostalgie et sincérité : du très grand Karajan (52 ans). On reste moins convaincu par le Baron Ochs, assez caricatural et finalement pataud d'Otto Edelmann qui cependant, dommage pour son jeu monolithique, a un vrai

sens du texte... après tout, Hofmannsthal le librettiste de Strauss avait imaginé un aristocrate trentenaire comme sa cousine, plus fin et racé que cet hobereau provincial mal dégrossi. Heureusement la musique que sait distiller Karajan, en chef soucieux d'exactitude, de drame, précis au delà du mot, fiévreux, subtil et pétillant, réaffirme la suprême élégance du sujet, sa sensualité filigranée, la quintessence de l'esprit viennois et autrichien impérial, tel que créé en 1911 à Dresde où toute l'Europe s'était pressée pour entendre le chef d'oeuvre de Strauss. Une version de référence qui a toute sa place ici, même si comme nous l'avons signalé, nous aurions tant apprécié de redécouvrir La Femme sans ombre de Karajan, de surcroît dans un accompagnement éditorial aussi soigné (livret intégral édité avec de superbes photographies de 1960).

Le coffret permet aussi de rétablir l'histoire d'amour et de tension entre Karajan et les musiciens du Berliner Philharmoniker, idem avec ceux du Philharmonique de Vienne : deux phalanges que le chef, aussi tyranique et exigeant fut-il, a hissé à leur meilleur, affirmant à l'échelle planétaire leur prestige toujours bien vivace.

Coffret événement. CLIC de classiquenews.com

Contenu du coffret KARAJAN STRAUSS : Une vie de héros, Don Quixote, Concertos pour hautbois et pour cor, Till Eulenspiegel, danse des voiles de Salomé, Mort et transfiguration, Ainsi parla Zarathoustra, Métamorphoses, Une symphonie alpestre, Le Chevalier à la rose (intégrale, version live Salzbourg 1960), Don Juan. Quatre dernier lieder (Gundula Janowitz, soprano). Berliner Philharmoniker, Wiener Philharmoniker, Royal Concertgebouw Orchestra (Don Juan)... 11 cd + 1 blu-ray audio. Edition Deluxe 0289 479 2686 312 Deutsche Grammophon.



Portrait d'Herbert Von

Karajan



[Portrait du chef autrichien Herbert von Karajan](#)

édité sur classiquenews à l'occasion de son centenaire en 2008. Le 5 avril 2008 marque le centenaire de la naissance du chef d'orchestre le plus médiatisé du XXème siècle. Voici donc, un nouveau centenaire à fêter, dans la riche actualité commémorative de 2008, qui compte aussi le centenaire Olivier Messiaen, et

les 150 ans de la naissance de Giacomo Puccini. Karajan qui fut toujours pour Wilhelm Furtwängler (autrement plus généreux et humaniste, mais dont le défaut fut de paraître trop tôt sur la scène, avant l'essor du disque, vinyle et compact), le "petit k"... est le sujet d'innombrables célébrations et rééditions (au cd comme au dvd). Est-il juste dans la perspective de l'histoire d'aduler voire d'idôlatrer ainsi HVK? *A torts ou à raisons* (pour reprendre le titre de la pièce de Ronald Harwood, au sujet du procès en dénazification de Furtwängler). N'en déplaise à ses détracteurs et critiques dont il faut bien l'avouer nous faisons partie, Karajan est un nom qui a inscrit chacune de ses lettres dans l'imaginaire collectif. L'homme reste une légende de la baguette, tyrannique mais d'une exigence absolue, boulimique de l'enregistrement, mais pointu et d'un idéal affûté jusqu'à l'extrême. Le profil présente ses parts d'ombres, de tâches... indélébiles (il adhéra de son plein gré au parti nazi, comme Elisabeth Schwarzkopf, jouant par opportunisme Fidelio pour l'anniversaire du Führer), ses doutes et ses incertitudes en particulier, vis-à-vis de Furtwängler, un maître indépassable. Il y a chez lui la conscience du génie et forcément la démesure narcissique parfois, souvent, insupportable. [LIRE](#)

En Vendée, William Christie dirige Actéon de Charpentier

Thiré (Vendée). William Christie dirige Actéon de Charpentier, les 29,30 août 2014. Marc-Antoine Charpentier (1643 – 1704) continue d'être régulièrement entendu grâce au début de son te Deum qui sert toujours de générique aux diffusions en eurovision. Rares



les connaisseurs qui savent que Charpentier fut à l'époque de Lully, donc sous le règne de Louis XIV, l'un des auteurs français baroques les plus importants, les mieux inspirés, comme en témoignent sa musique sacrée, surtout ses drames et opéras dont le raffinement harmonique, le sens supérieur du drame, appris entre autres pendant sa formation romaine auprès de l'immense Carissimi, excellent dans le genre théâtral. Médée, la descente d'Apollon aux enfers, et Actéon témoignent d'une sensibilité rare et exceptionnelle qui trouve de l'autre côté de l'Atlantique, en Angleterre, son pendant musicien, aussi doué et subtil que le Français, Purcell lui-même – ou l'Orphée britannique : on remarque chez les deux compositeurs contemporains, ce même sens du drame, cette économie expressive qui découle directement du modèle carissimien, le don pour la langueur, la sensualité, les contrastes saisissants, dans le sillon du maître pour tous, Claudio Monteverdi. A l'époque où Charpentier écrit Actéon, [Purcell compose pour un lycée de jeunes filles, son chef d'oeuvre](#)

[absolu : Didon et Enée \(vers 1689\)](#). Purcell est hanté par la mort et fasciné par la fragilité humaine : ce qui transparaît aussi dans le drame de Charpentier où face à la puissance de l'amour, la rage de Diane et la jalousie de Junon, se dresse, fierté dérisoire, la frêle ambition d'Actéon dont le seul défaut fut ici de surprendre dans son bois, Diane et ses compagnes...

Après la brouille de Molière avec Lully, Charpentier qui demeure écarté de la Cour de Versailles même s'il est particulièrement apprécié du roi, compose les parties musicales de ses dernières comédies-ballets, La comtesse d'Escarbagnas et Le Malade imaginaire. Maître de Musique du Grand Dauphin, puis de la Sainte Chapelle, Charpentier est une figure majeure de la musique française du XVIIème : ses fins chromatismes, son architecture harmonique soulignent quel audacieux créateur il fut à l'époque où la France Baroque invente son vocabulaire et sa langue propres, à partir de la source italienne.

Charpentier est Actéon...

Mis à distance par le surintendant Lully qui avait bien percé le génie de ce rival potentiel, Charpentier est d'abord le directeur des spectacles à la cour de Marie de Lorraine, duchesse de Guise : il y échafaude sa propre conception des spectacles, divertissements, cantates, histoires sacrées ou drames mythologiques comme cet Actéon, véritable opéra de poche, vraisemblablement créé au début des années 1680 à Paris, à l'hôtel de Guise, où le compositeur a certainement chanté le rôle titre. La mythologie offre de nombreux sujets sur l'amour tragique voire sanglant : le bel Actéon chasse dans les bois lorsqu'il tombe sur Diane et ses suivantes au bain. Outragée par cette incursion, la déesse le transforme en cerf : il sera dévoré par ses propres chiens.

Fils du dieu mineur Aristée qui est le fils d'Apollon, et de la fille de Cadmos, Autonoé, Actéon est élevé par le centaure Chiron et devient un chasseur expérimenté. Diodore de Sicile puis Euripide apportent une autre version expliquant le

châtiment de Diane, elle aussi déesse de la chasse et souveraine des bois : orgueilleux, Actéon se serait vanté d'être meilleur chasseur que la déesse qu'il aimait pourtant... C'était un défaut de trop que Diane prend soin de châtier. Enfin Pausanias évoque le culte dont il faisait l'objet à Orchomène en Béotie. Dans l'opéra de Charpentier, Actéon est le prince de Thèbes, adoré de ses sujets et tragiquement pleuré par ses compagnons de chasse à la fin de l'action.

[Marc-Antoine Charpentier : Actéons, vers 1684.](#)

[Festival Dans les Jardins de William Christie](#)

[Thiré \(Vendée\), les 29 et 30 août 2014. Sur le Miroir d'eau, à 20h30.](#)

Marc-Antoine Charpentier

[1645-1704]

Actéon (H 481), pastorale, ou opéra de chasse, en cinq scènes créé vers 1684. Livret de Marc-Antoine Charpentier, d'après Les Métamorphoses d'Ovide



Personnages :

Actéon

Diane

Daphné

Hayle

Arthebuse

Junon

Choeur des Chasseurs

Choeur des Nymphes de Diane

Résumé, synopsis :

Le charme de cette tragédie pastorale et cynégétique tient à la subtile correspondance entre les paysages de la nature mis au diapason des sentiments éprouvés par les protagonistes. Du bain de Diane, évocation idyllique d'un bois réconfortant... au ténèbres de Thèbes endeuillée par la mort de son prince Actéon, Charpentier peint comme un peintre doué d'une exceptionnelle sensibilité panthéiste, les passions humaines les plus ténues.

D'abord, dans la scène d'ouverture, Charpentier souligne l'entrain des chasseurs conduits par Actéon, poursuivant l'ours qui ravage les bois de Diane. A l'action des hommes répond la langueur partagée de la déesse et de ses compagnes qui établissent dans un bocage reculé, le lieu de leur bain. Daphné, Hyade, Arthébusse célèbrent la douceur de l'endroit préservé du regard humain comme des flammes dévorantes de l'amour (ce « tyran des cœurs »). La nature apaise des tourments amoureux : par le chant d'Arthébusse, Charpentier dévoile les vertus apaisantes des bois secrets de Diane. les nymphes confessent qu'il est doux de mépriser les ardeurs d'un dieu trompeurs...

A midi, Actéon épuisé abandonne ses compagnons pour faire

retraite à l'ombre des bois. Le jeune chasseur si fier de sa liberté surprend et observe Diane en son bocage tranquille. Mais la déesse démasque l'espion et jure de se venger : malgré la défense d'Actéon, elle le transforme en un magnifique cerf qui est chassé par ses propres compagnons et dévoré par ses chiens.

C'est Junon outragée (l'infidélité de son époux Jupiter) et solidaire de Diane qui explique aux chasseurs qu'ils viennent de tuer le prince Actéon, héros adulé à Thèbes. La partition s'achève sur le chœur de déploration des chasseurs, endeuillés par la perte de leur prince.



Livret :

Le Chœur des Chasseurs

Allons, marchons, courons, hastons nos pas.

Quelle ardeur du soleil qui brusle nos campagnes;

Que le pénible accès des plus hautes montagnes

Dans un dessein si beau ne nous retarde pas.

Scène I

Actéon

Déesse par qui je respire,

Aimable Reyne des forêts,

L'ours que nous poursuivons désolle ton empire

Et c'est pour immoler à tes divins attraits

Que la chasse icy nous attire.

Conduis nos pas, guide nos traits,

Déesse par qui je respire,

Aimable Reyne des forêts.

Deux Chasseurs

Vos vœux sont exaucés et par le doux murmure

Qui vient de sortir de ce bois

le ciel vous en assure,

Suivons ce bon augure.

Allons, marchons, courons, ...

Scène II

Diane, Daphné, Hayle, Arthébuse, Choeur de Nymphes

Diane

Nymphes, retirons-nous dans ce charmant Boccage.
Le cristal de ses pures eaux,
Le doux chant des petits Oyseaux,
Le frais et l'ombrage sous ce vert feuillage
Nous ferons oublier nos pénibles travaux.
Ce ruisseau loin du bruit du monde
Nous offre son onde,
Délassons-nous dans ce flots argentés,
Nul mortel n'oserait entreprendre
De nous y surprendre,
Ne craignons point d'y mirer nos beautés.

Le Choeur de Nymphes

Charmante fontaine,
Que votre sort est doux,
Notre aimable Reyne
Se confie à vous.
D'un tel avantage
L'Idaspe et le Tage
Doivent estre jaloux.

Daphné et Hyale

Loin de ces lieux tout cœur profane;
Amants, fuyez ce beau séjour,
Vos soupirs et le nom de l'amour
Troubleraient le bain de Diane.
Nos cœurs en paix dans ces retraites
Goustent de vrais contentemens.
Gardez-vous, importuns amans,
D'en troubler les douceurs parfaites.

Arthébuse

Ah ! Qu'on évite de langueurs
Lorsqu'on ne ressent point les flammes
Que l'amour, ce tyran des cœurs,

Allume dans les faibles ames.
Ah ! Qu'on évite de langueurs
Quand on mesprise ses ardeurs.

Le Choeur de Nimphes
Ah ! Qu'on évite de langueurs
Quand on mesprise ses ardeurs.

Arthébuse
Les biens qu'il nous promet
N'en ont que l'apparence,
Ne laissons point flatter
Par ses appas trompeurs
Notre trop crédule espérance.
Ah ! Qu'on évite de langueurs
Quand on mesprise ses ardeurs.

Le Choeur de Nimphes
Ah ! Qu'on évite de langueurs,...

Arthébuse
Pour nous attirer dans ses chaines
Il couvre ses pièges de fleurs,
Nimphes, armez-vous de rigueurs
Et vous rendrez ces ruses vaines.
Ah ! Qu'on évite de langueurs
Lorsqu'on ne ressent point les flammes
Que l'amour, ce tyran de nos coeurs,
Allume dans les faibles ames.
Ah ! Qu'on évite de langueurs
Quand on mesprise ses ardeurs.

Le Choeur de Nimphes
Ah ! Qu'on évite de langueurs,...

Scene III

Actéon

Diane, Choeur de Nymphes

Actéon

Amis, les ombres raccourcies
Marquant sur nos plaines fleuries
Que le soleil a fait la moitié de son tour,
Le travail m'a rendu le repos nécessaire;
Laissez moi seul resver dans ce lieu solitaire
Et ne me renvoyez que sur la fin du jour.
Agréable vallon, paisible solitude,
Qu'avec plaisir sur vos cyprès
Un amant respirant le frais
Vous feroit le récit de son inquiétude;
Mais ne craignez de moy ny plaintes ny regrets.
Je ne connois l'amour que par la renommée
Et tout ce qu'elle en dit me le rend odieux.
Ah ! S'il vient m'attaquer, ce Dieu pernicieux,
Il verra ses projets se tourner en fumée.
Liberté, mon cœur, liberté.
Du plaisir de la chasse,
Quoy que l'amour fasse,
Sois toujours seulement tenté.
Liberté, mon cœur, liberté.
Mais quel objet frappe ma vue ?
C'est Diane et ses sœurs, il n'en faut point douter.
Approchons nous sans bruit, cette route inconnue
M'offrira quelque'endroit propre à les écouter.

Diane

Nymphes, dans ce buisson
quel bruit viens-je d'entendre ?

Actéon

Ciel ! Je suis découvert.

Le Choeur de Nymphes

Oh ! Perfide mortel,
Oze tu bien former le dessein criminel
De venir icy nous surprendre.

Actéon

Que feray-je, grands Dieux ?

Quel conseil dois-je prendre ?

Fuyons, fuyons !

Diane

Tu prends à fuir un inutile soin,

Téméraire chasseur, et pour punir ton crime

Mon bras divin poussé du courroux qui m'anime

Aussi bien que de prez te frappera de loin.

Actéon

Déesse des chasseurs, escoutez ma deffence.

Diane

Parle, voyons quelle couleur,

Quelle ombre d'innocence

Tu puis donner à ta fureur.

Actéon

Le seul hazard et mon malheur

Font toute mon offense.

Diane

Trop indiscret chasseur,

Quelle est ton insolence !

Crois-tu de ton forfait déguiser la noirceur

Aux yeux de ma divine essence ?

Que cette eau que ma main fait rejaillir sur toy

Apprenne à tes pareils à s'attaquer à moy !

Le Choeur de Nymphes

Vante toy maintenant, profane,

D'avoir surpris Diane

Et ses sœurs dans le bain,

Va pour te satisfaire,

Si tu le peux faire,

Le conter au peuple Thébain.

Scene IV

Actéon

Actéon

Mon cœur, autre fois intrépide,
Quelle peur te saisit ?
Que vois-je en ce miroir liquide ?
Mon visage se ride,
Un poil affreux me sert d'habit,
Je n'ay presque plus rien de ma forme première,
Ma parole n'est plus qu'une confuse voix.
Ah ! Dans l'estat ou je me voys,
Dieux qui m'avez formé du noble sang des Roys,
Pour espargner ma honte
Ostez moy la lumière.

Scene V

Actéon, transformé en Cerf, le Choeur des Chasseurs

Le Choeur des Chasseurs

Jamais troupe de chasseurs
Dans le cours d'une journée
Fut-elle plus fortunée,
Jamais troupe de chasseurs
Reçut-elle un jour du ciel plus de faveurs.
Actéon, quittez la resverie,
Venez admirer la furie
De vos chiens acharner sur ce cerf aux abois.
Quoy ! N'entendez-vous pas nos voix ?
Que vous perdez, grand prince, à resver dans un bois,
Croyez qu'à nos plaisirs vous porterez envie,
Et dans tous le cours de la vie
Un spectacle si doux ne s'offre pas deux foix.

Scene VI

Junon, le Choeur des Chasseurs

Junon

Chasseurs, n'appellez plus qui ne peut vous entendre.
Actéon, ce héros a Thèbes adoré,
Sous la peau de ce cerf a vos yeux déchiré
Et par ses chiens dévorés
Chez les morts vient de descendre.
Ainsi puissent périr les mortels odieux
Dont l'insolence extrême
Blessera désormais les Dieux,
La puissance suprême.

Le Choeur des Chasseurs
Hélas, Déesse, hélas !
De quoy fut coupable
Ce héros aymable
Pour mériter l'horreur de si cruel trépas ?

Junon
Son infortune est mon ouvrage
Et Diane en vangeant l'outrage
Qu'il fit à ses appas
N'a que presté sa main à ma jalouse rage.
Ouy Jupiter, perfide espous,
Que ta charmante Europe au ciel prenne ma place
Sans craindre mes transports jaloux.
Mais si jusqu'à son cœur n'arrivent pas mes coups,
Actéon fut son sang et je jure à sa race
Une implacable haine, un éternel courroux.

Elle s'envole.

Le Choeur des Chasseurs
Hélas, est-il possible
Qu'au printemps de ses ans ce héros invincible
Ayt vu trancher le cours de ses beaux jours.
Quel cœur, à ce malheur, ne seroit pas sensible.
Faisons monter nos cris jusqu'au plus haut des airs,
Que les rochers en retentissent,
Que les flots écumans des mers,

Que les aquilons en mugissent,
Qu'ils pénètrent jusqu'aux enfers.
Actéon n'est donc plus,
Et sur les rives sombres
Le modèle des souverains,
Le soleil naissant des Thébains
Est confondu parmi les ombres.

Le festival imaginé et accueilli par William Christie dans ses jardins de Thiré en Vendée, s'adresse au plus large public ; il veille à l'enchantement des sens comme aux vertus de la transmission : en jardinier musicien pédagogue, « Bill » que tout un chacun pourra croiser dans son domaine, les jours de concert, se soucie de la professionnalisation et de la transmission aux jeunes interprètes ; ainsi, **les opéras en plein air, les mini concerts et les promenades musicales** (qui invitent les auditeurs à parcourir les allées et bosquets du domaine) permettent aux jeunes talents de réaliser et accomplir leur cheminement artistique : rien n'est comparable aujourd'hui pour un jeune, à l'expérience des Arts Flo. Les festivaliers familiers des lieux (d'une beauté il est vrai à couper le souffle) y retrouvent les jeunes tempéraments, fougueux, vifs, prometteurs, du **Jardin des Voix, l'Académie vocale fondée par William Christie** : ceux de l'année en cours, ceux des promotions précédentes (cette année : Elodie Fonnard, Rachel Redmond -sopranos-, Emilie Renard -mezzo-, Sean Clayton, Reinoud Von Mechelen, Zachary Wilder – ténors...). Jeunes chanteurs et instrumentistes, musiciens accomplis des Arts Flo offrent l'espace d'une semaine l'une des programmations les plus raffinées dans un cadre unique au monde. C'est un festival majeur de l'été qui fait de la Vendée, un lieu désormais incontournable en France au mois

d'août.



Réservations par internet sur les sites :

www.vendee.fr

www.festivalchezwilliamchristie.vendee.fr

Par téléphone : 02 51 44 79 85

Des prix particulièrement accessibles. L'ensemble des  activités musicales offertes pendant le festival affiche des prix plus que raisonnables, uniques mêmes comparés à d'autres manifestations aux affiches pourtant moins prestigieuses. Ce critère permet une accessibilité totale pour tous et fait de Thiré, un festival qui n'a rien d'élitiste (un autre argument pour le défendre totalement). Jugez plutôt : Les Promenades musicales (8/5 euros), Concerts sur le Miroir d'eau (18/10 euros), Miroir d'eau + Méditations (20/12 euros)... Ne tardez pas à réserver car dates et places sont limitées.

Illustrations : Acteon surprend Diane au bain, Diane chasserresse se venge d'Acteon par Titien (DR)

CD. Verdi : Giovanna D'Arco (Netrebko, Domingo. Salzbourg 2013)

CD, critique. Verdi : Giovanna D'Arco (Netrebko, Domingo. Salzbourg 2013). Giovanna d'Arco est redevable à la première manière de Verdi, un compositeur alors en plein succès celui de Nabucco, à la manière guerrière, vive, fiévreuse qui cependant ici étonne par la ciselure délicate réservée à l'héroïne : Giovanna. Sur les traces de Schiller, une source chérie à laquelle il puisera encore la trame de Luisa Miller entre autres..., Verdi s'intéresse au profil de la jeune vierge, paysanne de Domrémy devenue chevalier, inféodée au service puis ici, à l'amour du roi Charles VII (Carlo). L'histoire est totalement réécrite à la faveur d'une intrigue amoureuse assez peu vraisemblable mais dont la mise en forme privilégie une succession de tableaux avec chœur, d'une dignité expressive noble et tragique (car la fin produit la mort de Giovanna expirante et sacrifiée), dans le sillon des grands oratorios de Rossini. Surprenante la relation du père (Giacomo) à la fille : c'est à cause de lui que Giovanna est dénoncée de sorcellerie et livrée à la haine populaire. Un comble – conçue dans la jeunesse quand on sait l'importance de



la filiation dans les autres opéras, et la tendresse indéfectible des pères pour leur progéniture. A contrario de l'action de Giovanna d'Arco, Verdi soigne ensuite la tendresse du père pour sa fille et vice versa (Rigoletto, Boccanegra et déjà Stiffelio...). Ici, le cadre romanesque impose des règles et un cadre que Verdi prendra soin d'éclater pour mieux affiner le profil psychologique des caractères et colorer avec subtilité, les relations ténues qui les relient.

Une Giovanna trop charnelle, un Domingo saisissant



Objet de 3 soirées prestigieuses au festival de Salzbourg 2013, cette production en version de concert avait attiré les huiles autrichiennes et les visiteurs de marques par son affiche : Anna Netrebko et **Placido Domingo** séduisent toujours autant. Et

reconnaissons que le ténor devenu baryton (hier Carlo, ce soir Giacomo) offre à tous une leçon de style et de justesse émotionnelle. Moins d'enthousiasme en revanche pour celle qui chantera bientôt les grands rôles verdiens : Leonora du Trouvère et surtout Lady Macbeth. **Anna Netrebko** fascine toujours autant par son timbre charnu et opulent. Mais le problème se précise dès ses premiers airs : le calibre vocal ne cadre pas avec cette ligne bellinienne, légère et agile, qui fit jadis les délices d'une Caballé. Trop puissante et large, la Giovanna de Netrebko ne convainc pas. Le personnage ne correspond en rien à l'étoffe et à l'esprit de la chanteuse... que l'on attend d'autant mieux dans les tourments crépusculaires et obsessionnels de Lady Macbeth, et que [sa Leonora, révélée récemment au disque, chez Deutsche Grammophon également](#), affirmait de bien meilleure manière.

Même **Francesco Meli** malgré la beauté du timbre lui aussi offre un portrait systématique, trop mécanique et démonstratif du roi Carlo, amoureux de sa guerrière Giovanna. Décidément l'aîné des solistes Domingo s'impose par sa distinction d'intonation, la subtilité de sa diction... qui a contrario de la noirceur première de Giacomo, dévoile l'humanité du père qui enfin mais trop tard, reconnaît la beauté morale de sa fille. Le chef malgré le chœur épais, parvient à insuffler un nerf continu au drame qui souffre cependant d'un raffinement trop souvent concentré lorsque le roi Domingo paraît. Un témoignage en demi teintes donc.

Giuseppe Verdi : Giovanna d'Arco. Anna Netrebko · Plácido Domingo Francesco Meli · Johannes Dunz – Roberto Tagliavini. Philharmonia Chor Wien, Münchner Rundfunkorchester. Paolo Carignani, direction. Enregistrement live réalisé lors du festival de Salzbourg 2013. 2 cd Deutsche Grammophon 0289 479 2712 9 2 CDs DDD GH2.

**CD. Carlo Gesualdo : Sacratum
cantionum quinque vocibus
(Odhecaton, 2013)**

CD. Carlo Gesualdo : *Sacrarum cantionum quinque vocibus* (Odhecaton, 2013). Le prince assassin, compositeur fantasque aux harmonies étranges et déconcertantes a aussi composé de la musique sacrée dont l'expérience et la quête du salut tendent à effacer les frasques d'une vie pleine de doutes et parfois d'actes indignes (il aurait fait assassiner son épouse et son amant)... Aux côtés des madrigaux plus connus, Odhecaton s'intéresse ici à la musique religieuse de Gesualdo : *en particulier*, le corpus édité en 1603 sous le titre de *Sacrarum cantionum*. Contrairement aux *Responsoria* liés à la Semaine Sainte (1611), les motets de 1603 éclairent les différents textes de l'année liturgique en accents indirects, nuances ténues d'ombres et de pénombres, immergées dans le doute et l'imploration d'un salut encore hypothétique. On comprend aisément qu'un tel travail sur les passages et les contrastes expressifs mis en regard avec la mise en musique minutieuse de chaque mot du texte comme c'est le cas de ses madrigaux-, aient inspiré le choix de la couverture : Caravage, maître du clair-obscur indique précisément cette esthétique ambivalente et troublante. Quoique la mort de la Vierge, – sujet si scandaleux à l'époque et dans toute l'histoire de la peinture-, bascule plutôt vers une issue tragique de l'intention : si Gesualdo implore in fine la miséricordieuse Vierge, ses prières semblent de facto vaines et sans suite si l'on relève la terrible inertie du corps marial gisant sans vie.



Motets pour la rémission du pêcheur...

Enregistré dans l'abbaye de la Sainte-Trinité à Venosa, le programme d'Odhecaton et Paolo Da Col associe voix d'hommes et instruments dont plusieurs violes de gambe (*Venit Lumen tuum*). Sur un orgue historique de la région de Venosa, Liuwe Tamminga met en contexte le style intense, viscéralement introspectif, fabuleusement expressionniste de Gesualdo en jouant Giovanni

Maria Trabaci et Giovanni de Macque : autant d'incises aux lueurs elles aussi harmoniquement improbables, crépusculaires, létales...

Le geste très sûr de Paolo Da Col restitue chair et ferveur aux élans souvent habitées, hallucinés, mystiques de la prière gesualdienne. Le chef a réalisé une nouvelle édition critique de la seule source originale, celle conservée à Naples (Biblioteca dei Girolamini). Les 12 chanteurs masculins d'Odhecaton réalisent un parcours sans faute, frappé du sceau de l'inquiétude suspendue et hallucinée révélant s'il en était encore question, la profonde originalité du compositeur précurseur de Monteverdi, et permettant à ce dernier, dans ses audaces harmoniques inouïes, de réaliser l'avènement du baroque au début du XVIIème (Seicento). La prière de Gesualdo s'y révèle souvent tendue, angoissée sous les mots et leurs images musicales très denses ; c'est une arche offerte à la miséricorde divine, implorant l'intercession de Marie, sujet de toutes les prières. Gesualdo, traversé par l'angoisse, recherche repentir et salut. C'est aussi le sens profond du retable réalisé à son intention pour sa chapelle en 1603, l'année de la publication du Recueil des motets. Frappé par le remords, en proie à une vive angoisse et surtout détruit après la mort de son fils (Emanuele), Carlo qui se faisait flageller en pénitence, meurt en août 1613. Obtint-il la rémission tant espérée? Nul ne peut le dire : il nous reste cependant tel un témoignage bouleversant, la fascinante activité des motets du Liber primus, acte de contrition, tremplin personnel vers la rémission...

Carlo Gesualdo da Venosa (1566-1613) : Sacratum cantionum quinque vocibus (Liber Primus, 1603). Odhecaton. Ensemble Mare nostrum, Liuwe Tamminga, orgue. Paolo Da Col, direction. 1 cd Ricercar. Enregistrement réalisé en octobre 2013 à Venosa.

CD. Gluck : coffret The great operas (Gardiner, Minkowski, McCreesh, 15 cd Decca)



CD. Aux couleurs acidulées, le coffret Gluck 2014 par DECCA est un must. Tout en offrant



une pluralité heureuse des interprétations, le coffret Gluck du tricentenaire 2014 rend compte

de la carrière du Chevalier **Christoph Willibald Gluck** sur la scène lyrique, entre Vienne et Paris. Qu'on préfère comme nous Gardiner, d'une sensualité poétique superlative à la hargne finalement parfois outrée et caricaturale de Minkowski (le geste est souvent mécanique), qu'importe : les 7 opéras réunis ici y trouvent d'indéniables défenseurs inspirés, convaincants, chacun, ardent gluckiste, capable d'indéniables arguments. 300 ans après, le théâtre de Gluck continue de fasciner et ses œuvres respectives, celles italiennes à Vienne comme leurs reprises françaises à Paris sans compter les nouvelles partitions pour Marie Antoinette, sont loin d'avoir dévoiler tout leurs enseignements. D'une version à l'autre, de Vienne à Paris, se précise l'exigence d'un génie du drame musical, jalon essentiel après Rameau vers le spectacle total de Wagner...

Incroyable jeu des chassés croisés... Alors que le Comte Durazzo, intendant des théâtres impériaux à Vienne appelle et confirme Gluck comme compositeur officiel pour renouveler les opéras viennois – Gluck s'y affirme peu à peu comme un maître du genre exotique de l'opéra comique français (La rencontre

imprévue de 1764 marque le sommet de cette veine française à Vienne), c'est à Paris, adaptant ses opéras viennois (Orfeo, Alceste...) que le Chevalier se refait une renommée, important sa conception de la déclamation solennelle remise en forme en un drame resserré, édifiant, d'une redoutable efficacité dramatique. Entre Rameau et Spontini, Gluck réforme l'opéra français à l'époque de Marie-Antoinette.

Réformateur de l'opéra tragique entre Vienne et Paris

Voici récapitulée, sa carrière entre Vienne (années 1760) et Paris (années 1770), qui fait de Gluck, à la veille de la Révolution, le champion de l'opéra seria en Europe. Le coffret Decca est incontournable en ce qu'il offre aussi une synthèse des lectures les plus décisives pour la compréhension de sa manière propre, de l'apport du maître au genre lyrique à la fin du XVIII^e : cette synthèse dont il est le seul à défendre légitimement les vertus esthétiques ; son art est européen avant la lettre, empruntant à l'Italie (mélodies suaves), au germanisme (le développement orchestral souvent stupéfiant), à la France (choeurs et ballets, sens des contrastes dramatiques). A sa source, Berlioz s'abreuve directement. Forme équilibrée, drame préservé, passions exacerbées... autant de qualités que recueillent tous les auteurs de son vivant et après lui : Vogel, Sacchini, Piccini, Gossec... Voici donc les enregistrements qui ont fait date, en particulier ceux de Gardiner qui en France aura œuvré de façon



décisive pour la réévaluation des opéras de Gluck : les deux Iphigénies, -Iphigénie en Tauride d'après Racine de 1779 (Lyon, février 1985), Iphigénie en Aulide de 1774 (Lyon, juillet 1987)-, puis Orfeo ed Euridice (Londres, mai 1991), sans omettre la sublime Alceste de 1767, point d'accomplissement du Britannique (Londres, Paris 1999) au service d'un sommet tragique de l'opéra nouvelle formule, celle gluckiste rompant avec l'idéal des Lumières légué par Métastase : chœurs tragiques, ballets funèbres et poétiques de Noverre. Le chef et ses équipes anglosaxonnes trouvent un ton idéal, dramatique et d'une rare élégance, proposant une lecture du style « bruyant et gémissant » du Chevalier, claire et racée, d'une perfection indéniablement »européenne ». Sa reprise à Paris est un jalon de l'opéra tragique néo grec à Paris. C'est la version parisienne de 1776 que Gardiner enregistre ici, délivrant les bénéfices de sa compréhension très fine et passionnante de Gluck.

Moins abouties et plus brouillonnes que son aîné Gardiner, les lectures de Minkowski (chœurs instables, chanteurs majoritairement français mais comble dommageable, souvent peu intelligibles!) s'imposent néanmoins (grâce à l'engagement de la diva complice mise en avant : Mireille Delunsch) : Armide version parisienne de 1776/1777 d'après l'original viennois de 1767 (Paris, 1996), Orphée et Eurydice (Poissy, 2002)...

Joyau oublié parce qu'il échoua à Vienne, marquant le début de la défaveur de Gluck en 1770, l'excellent Paride ed Elena, magnifiquement ciselé par Paul McCreesh (avec une distribution féminine remarquable : Kozena, Gritton, Sampson) étincelle par sa sensualité féminine, traitée comme un huit clos d'une exquise délicatesse et d'une subtile caractérisation.



Impression générale. La comparaison avec Minkowski s'avère là encore parfois peu favorable pour ce dernier : face à l'élégance et au raffinement naturel de ses compétiteurs, McCreesh et Gardiner soignent la cohérence de leurs plateaux vocaux, l'équilibre orchestre/voix, la sonorité suave et dansante de l'orchestre-, le geste vif du Français bascule souvent dans la caricature sèche et mécanique, un tranchant qui ne manque pas de drame (le duo Armide et son père Hidraot, en l'exhalaison de leur souffle haineux, ensorcelant et fantastique, – contre Renaud par exemple, séduit inmanquablement) mais finit par le rendre trop incisif. Néanmoins, l'offre aussi diversifiée et impliquée de part en part, offre un panel d'interprétations d'une irrépressible attractivité.

En plus des 7 opéras majeurs de Gluck, le coffret regroupe plusieurs perles historiques, premières approches d'un Gluck encore « non historique » (pas encore sur instruments d'époque), mais pour les interprètes concernés, d'un style articulé qui parfois convainc tout autant car chez Gluck et son style frénétique (puissant et raffiné, expressif et noble à la fois), il est question aussi d'engagement émotionnel (Bartoli, Horne, Florez, Baker, Ferrier...). Superbe coffret Gluck qui séduit autant par le choix des interprètes convoqués que la sélection des opéras réunis.

Christoph Willibald Gluck : the great operas. Orfeo ed Euridice, Paride ed Elena. Alceste. Orphée et Eurydice, Iphigénie en Aulide, Iphigénie en Tauride, Armide. Gardiner, Minkowski, McCreesh. 15 cd Decca. Coffret pour le tricentenaire Gluck 2014.

Festival de Saintes 2014

[Saintes, Festival. 11>19 juillet 2014.](#) La cité musicale dans l'ample enceinte de l'Abbaye aux Dames retrouvent pour son festival estival les fondamentaux qui font sa réussite et souvent la magie de programmes passionnants, associant créations, défrichements, expériences instrumentales sur instruments d'époque, et bien sûr vertiges choraux... L'événement cette année est double : **la création de Jardin clos**, programme planant et apocalyptique qui croise et fait dialoguer l'extase vocale de Hildegard von Bingen défendue par les 5 voix féminines de De Caelis, et les suspensions hypnotiques de Zad Moultaqa (création le 13 juillet 2014, Cathédrale Saint-Pierre de Saintes, à 19h30 : [lire notre compte rendu critique des prémices de Jardin clos](#)) – c'est aussi, **la nouvelle session de l'orchestre de jeunes musiciens JOA (Jeune Orchestre de l'Abbaye)** : pépinière de talents frénétiques et audacieux au service des oeuvres orchestrales sous la direction cette année encore de Philippe Herreweghe (programme romantique : Symphonies n°2 de Haydn, n°4 de Beethoven, le 12 juillet, Abbaye aux Dames, 19h30) ; puis sous la direction non moins vibrante et ciselée du violoniste Alexander Janiczek (lire ci après nos 4 coups de cœur 2014)...





festival de Saintes 2014

Jardin clos, JOA, jeunes talents et vertiges choraux...

Jardin clos nous rappelle qu'à Saintes, hors festival estival, ont lieu des concerts toute l'année : la résidence de De Caelis et leur création Jardin clos qui en est l'aboutissement, en témoigne cette année ; le JOA est l'autre grande manifestation dévoilant ce travail musical spécifique à Saintes où la recherche s'accorde aux gestes les plus exigeants... Pour preuve autour de ces deux temps forts ainsi distingués, ne manquez pas cette année nos 4 coups de coeur suivants, éléments isolés d'une offre musicale



aussi riche que très prometteuse :

1 – Vox Luminis, le 11 juillet en ouverture du festival (Abbaye aux dames, 19h30) : l'ensemble choral de Lionel Meunier propose Israelbrünnlein (petites fontaines d'Israel), sommet de la musique ancienne germanique. Les mêmes interprètes jouent les cantates de Bach le 13 juillet à 13h

2 – La Grande Chapelle, le 14 juillet (Abbaye aux Dames, 13h). L'ensemble d'Albert Recasens, superbe phalange ibérique, se dédie aux polyphonies suaves ferventes de Juan Hidalgo (1614-1685), grand ordonnateur des fastes baroques à l'époque de Louis XIV...

3 – Concert du JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye, le 18 juillet (Abbaye aux Dames, 17h) : programme pour cordes seules. Concerto pour violon de Mendelssohn, Concerto en ré de Stravinsky, Grande fugue opus 133 de Beethoven, sous la direction du violoniste particulièrement remarqué l'année passée au festival (Symphonie n°1 Titan de Gustav Mahler), Alexander Janiczek. Pour les jeunes instrumentistes sur instruments anciens, il s'agit d'offrir au public le résultat de leur session de travail sur les pupitres de cordes.

4 – Enfin le concert de clôture est assuré comme d'habitude par Philippe Herreweghe et l'Orchestre des Champs Elysées, le 19 juillet à 19h30 (Abbaye aux Dames) : au programme, Bruckner (Motets par le Collegium vocale Gent), Schubert (Messe en mi bémol majeur D950. Vertiges sacrés sous la voûte de l'Abbaye aux Dames pour une fin d'édition marquante par ses audaces chorales, vocales instrumentales.



Le festival de Saintes c'est aussi **de nombreux jeunes talents** déjà remarqués à Saintes ou nouveaux tempéraments à suivre désormais et révélés dans le cadre de l'Abbaye aux Dames : entre autres, Quatuor Hermès (Haydn, Beethoven, Schubert, le 13 juillet, 22h), Jean Rondeau, clavecin (le 15 juillet, 13h),

Récital de l'excellente soprano Céline Scheen (L'Amante segreto, le 16 juillet, 13h), Quatuor Hip4tet (Quatuors de Félicien David et Mendelssohn, les 17 et 19 juillet, 17h), ...

Informations
Réservations

Consultez l'ensemble de la programmation du festival de Saintes, les modalités de réservations et les offres pacakagés plusieurs concerts, les conditions d'hébergement à Saintes... sur [le site du festival de Saintes 2014](#)

[Réservations par internet](#)

par téléphone au + 33 5 46 97 48 48

Dans les jardins de William Christie : à Thiré en Vendée



Thiré (Vendée). Dans les jardins de William Christie, 23-30 août 2014.

Raffinement musical et écrin de verdure : le bocage vendéen n'a jamais mieux enchanté... A Thiré (Vendée), William Christie réconcilie musique baroque et nature en une Arcadie recomposée dont les délices et les surprises font le plus fascinant des festivals de l'été. La 3ème édition des Rencontres Musicales en Vendée a lieu la dernière semaine d'août, du 23 au 30 août prochain dans le cadre du parc enchanteur dessiné par le fondateur des Arts Florissants, un jardin magicien où le chef d'orchestre et le claveciniste s'expriment avec un raffinement inouï : les jardins de Thiré sont avant tout l'expression du bon goût et de la fantaisie souveraine mises au diapason cette année de Charpentier, Rameau, et plusieurs autres créateurs baroques européens (Campra, Monteverdi, Bach : voir les « Méditations »).

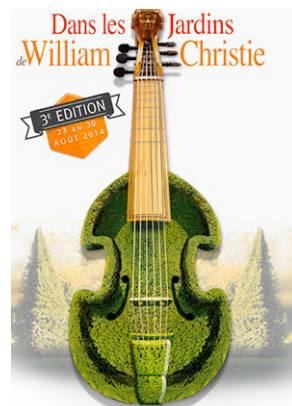




photo © CLASSIQUENEWS 2014

Chez William Christie

Dans les jardins enchantés de Thiré



Les premières éditions ont célébrés la mystérieuse poésie de Handel (Acis et Galatée) puis Purcell (Didon et Enée) sur le miroir d'eau.



Cette année, **grandes soirées lyriques étoilées en Vendée** : le nouveau programme

des Arts Florissants (alors en tournée depuis le 4 juin dernier et sa création à Caen au Manège de la Guérinière), [«](#)

[Rameau, maître à danser » \(lire notre compte rendu critique du concert créé à Caen le 4 juin 2014\)](#) : spectacle fusionnant la danse, le théâtre, la musique autour de deux actes de ballets composé pour Louis XV : Daphnis et Eglé puis La Naissance d'Osiris (Miroir d'eau de Thiré, les 23 et 24 août à 20h30), puis la sublime action d'Actéon de Marc Antoine Charpentier, les 29 et 30 août à 20h30, dont les figures mythologiques et cynégétiques s'accordent idéalement à l'esprit du parc conçu par William Christie.

Les 25 et 27 août, place aux vertiges liturgiques et sacrés, dans l'église de Thiré où les deux chefs associés, Paul Agnew et Jonathan Cohen offrent tour à tour, Hear my prayer et Ode sur la mort de Mr Henry Purcell.



Chaque jour de représentation, les festivaliers peuvent découvrir la beauté éclectique du parc et ses bosquets enchantés à partir de 15h30 et jusqu'à minuit (avec illuminations pour la nuit) ; en famille, les visiteurs peuvent suivre avec les jardiniers du domaine, les visites guidées, de 15h45 à 16h45, s'initier aux mystères de la musique grâce aux Ateliers musicaux et aux Contes joués (« En compagnie des nymphes » : pour tous, adultes et enfants), ou écouter en plein air, dans les salons de musique autour de la maison (cabinet de verdure, jardin rouge, mur des cyclopes, cloître, parterres, terrasses ou pont chinois...) les nombreux petits concerts réalisés par les musiciens, chanteurs des Arts Flo et de la Juilliard School of New York (ne pas manquer le concert des « trois chefs », William Christie, Paul Agnew, Jonathan Cohen en général programmé dans le jardin rouge l'après midi).



Le festival imaginé et accueilli par William Christie dans ses jardins de Thiré s'adresse au plus large public ; il veille à l'enchantement des sens comme aux vertus de la transmission : en jardinier musicien pédagogue, « Bill » que tout un chacun

pourra croiser dans son domaine, les jours de concert, se soucie de la professionnalisation et de la transmission aux jeunes interprètes ; ainsi, **les opéras en plein air, les mini concerts et les promenades musicales** (qui invitent les auditeurs à parcourir les allées et bosquets du domaine) permettent aux jeunes talents de réaliser et accomplir leur cheminement artistique : rien n'est comparable aujourd'hui pour un jeune, à l'expérience des Arts Flo. Les festivaliers familiers des lieux (d'une beauté il est vrai à couper le souffle) y retrouvent les jeunes tempéraments, fougueux, vifs, prometteurs, du **Jardin des Voix, l'Académie vocale fondée par William Christie** : ceux de l'année en cours, ceux des promotions précédentes (cette année : Elodie Fonnard, Rachel Redmond -sopranos-, Emilie Renard -mezzo-, Sean Clayton, Reinoud Von Mechelen, Zachary Wilder – ténors...). Jeunes chanteurs et instrumentistes, musiciens accomplis des Arts Flo offrent l'espace d'une semaine l'une des programmations les plus raffinées dans un cadre unique au monde. C'est un festival majeur de l'été qui fait de la Vendée, un lieu désormais incontournable en France au mois d'août.

Informations
Réservations

Réservations par internet sur les sites :

www.vendee.fr

www.festivalchezwilliamchristie.vendee.fr

Par téléphone : 02 51 44 79 85

Des prix particulièrement accessibles. L'ensemble des activités musicales offertes pendant le festival affiche des prix plus que raisonnables, uniques mêmes comparés à d'autres manifestations aux affiches pourtant moins



prestigieuses. Ce critère permet une accessibilité totale pour tous et fait de Thiré, un festival qui n'a rien d'élitiste (un autre argument pour le défendre totalement). Jugez plutôt : Les Promenades musicales (8/5 euros), Concerts sur le Miroir d'eau (18/10 euros), Miroir d'eau + Méditations (20/12 euros)... Ne tardez pas à réserver car dates et places sont limitées.

Ne pas manquer cette année :

– **les opéras sur le Miroir d'eau**, les 23, 24 (Ballets de Rameau), 29 et 30 août (Actéon de Charpentier). A noter : selon la météo, des billets supplémentaires seront mis en vente le jour de la représentation... Prévoir une couverture car les nuits peuvent être fraîches.

– **l'expérience des concerts et promenades musicales** dans les bosquets du jardin (musiques baroques en formation statique ou itinérante dans le parc)

– les concerts de 22h45, dans l'église de Thiré :
« Méditations à l'aube de la nuit », soit pas moins de 7 programmes qui font de l'église du village, le nouveau temple du chant baroque : Campra (23 et 24 août), Seicento italien (25 et 28), Bach (27) et Monteverdi (29 et 30) y seront joués par les Arts Florissants.

VIDEO

visionner notre [reportage spécial Dans les jardins de William Christie, festival de Thiré 2013 \(2ème édition\)](#)



photo ©

CLASSIQUENEWS 2014



photo ©
CLASSIQUENEWS 2014



photo ©
CLASSIQUENEWS 2014



photo © CLASSIQUENEWS 2014

Une Arcadie contemporaine : le Songe de Thiré. Baroque à la manière du parc de Versailles (ses allées dessinées au cordeau, sa perspective axiale à l'infini, son miroir d'eau, ses statues dans le parc...), maniériste dans le souvenir des jardins médicéens et toscans, romantique aussi par ses ruines antiques dans la pinède, oriental tout autant grâce à son théâtre de verdure et son pont chinois, et gothique aussi par

son cloître idyllique... le jardin du chef fondateur des Arts Florissants William Christie à Thiré est l'un des plus beaux lieux imaginés par l'homme : il réinvente et synthétise à lui seul tous les jardins du monde. C'est la création d'un musicien jardinier au goût unique qui mêle comme nul autre l'art et la vie, la musique et la nature. Chaque été, le site vit une heure privilégiée... quand concerts dans les bosquets, opéra sur l'eau enchantent allées, pelouses, haies et topiaires jusqu'à la nuit. Aucun festival dans le monde n'égale la magie et l'enchantement des concerts proposés dans le jardin de William Christie. Un cycle de programmes musicaux ouverts à tous, accessible au plus grand nombre... Festival majeur en Vendée, chaque été, dernière semaine du mois d'août...
Collection de photos inédites © classiquenews.com 2014.